

Lettre de Henry Picat à sa femme, 4 juillet 1918.

Nous voilà rentrés de ce triste, triste, triste voyage ; pas pour longtemps du reste, parce que j'apprends que je suis remplacé - on n'a pas pris le temps de m'attendre - et envoyé en congé de deux mois pour repos. Comme si le repos était un remède à ce mal qui tient mon esprit attaché à une même pensée, pensée si désolante, pensée si remplie de douleur, de regret, de remords qu'il ne fallait pas lui fournir d'autres sujets d'application.

Henri et Maurice me pardonnent, pauvres enfants qui êtes tombés si jeunes, avec toute la vaillance de votre cœur sans peur, et qui n'avez pas même compris la grandeur de votre sacrifice. Oui, pauvres enfants, ai-je su toujours veiller sur vous, vous protéger, vous pousser, vous conseiller ? Je vois bien maintenant que je ne vous ai pas assez parlé, que j'étais enfermé dans une timidité malade dont je récolte aujourd'hui les funestes, terribles et irréparables résultats.

Je voyais bien cependant ce que je ne faisais pas pour eux, je ne savais pas prendre la décision qu'il fallait ; je m'en remettais dans ce moindre effort à leur nature si droite et si bien douée, et aussi à une espèce de confiance stupide dans l'issue heureuse des événements. Et cette inertie a été, je le comprends bien aujourd'hui, je ne dirais pas la seule cause, mais une des causes de toutes les catastrophes. Si j'eusse pris à temps les précautions nécessaires, si j'avais su à temps, non seulement éclairer la route par de vagues conseils qui se perdaient en phrases sans vigueur et indécises, mais leur montrer la voie active et les y précéder, si j'avais osé, qui sait si nous n'aurions pas évité ces catastrophes et gardé pour nos vieux jours au moins une parcelle de ce bonheur que je me suis laissé aller à contempler béatement, comme si rien ne pouvait lui faire échec.

On se demande quelquefois la raison des choses ; certes il faut laisser à la destinée écrite par la divine puissance sa part, mais il faut aussi (?) la sienne. Aide toi, le ciel t'aidera. Je n'ai pas aidé les pauvres petits et le ciel n'a pas su s'il devait les aider à son tour. Et c'est pour cela que je gémissais sur vous, mes chers enfants, enfants qui étiez également mon orgueil, ma fierté, ma joie, enfants pour qui j'aurais donné plus que ma vie et que je n'ai pas défendus contre le malheur ! Maintenant ils nous ont précédés, ô hâte contre nature, dans le royaume de l'au-delà. Que la Providence les recueille et leur donne cette quiétude éternelle dont on a laissé tomber sur leurs pauvres restes les paroles consolatrices. Marcelle tiendra la place triple avec ses enfants et puisse le Ciel enfin plus clément réserver pour elle la part qu'Il a retirée à ses deux frères.

Quant à toi ma pauvre Anna, ma pauvre femme, qui as supporté les coups les plus terribles pour un cœur de mère, les désespoirs les plus amers et les plus profonds, toi dont l'affection vigilante et attentive n'a pas suffi pour parer à tous les assauts, toi que je n'ai pas su ou pas pu garder dans la sérénité d'un bonheur trop court, toi que j'ai entraînée et qui m'as suivi dans ces abîmes de misère, puisses-tu dans le souvenir, dans l'image des disparus, dans la mémoire de leurs actes comme aussi dans le sourire encore inconscient, mais plus tard dans l'affection raisonnée de tes petits-enfants, puisses-tu retrouver un peu de calme, de courage et d'espérance dans l'avenir sur la terre et dans les espérances du Ciel !

Je n'ai à t'offrir que ma pitié inquiète et ma faiblesse désolée ; appui insuffisant peut-être, mais que j'essaierai de renforcer et de grandir. Pour moi, les temps sont accomplis et il me reste à peine des larmes.

Je vais probablement rester trois ou quatre jours encore ici, en attendant mon successeur qui serait Tricaud de la Goutte. Puis j'irai à Paris passer deux ou trois jours pour tâcher de voir le ministère dont je n'attends du reste pas grand-chose de concret ; j'irai à Saint-Marcellin où j'attendrai qu'on me donne quelque vague commandement de dépôts. Je pense que je pourrai coucher à la maison rue de Babylone, cependant je n'aurai peut-être pas les clefs pour prendre une paire de draps et des serviettes ; je voudrais aussi prendre une malle pour n'avoir pas à remporter des cantines à Saint-Marcellin.

J'ai protesté parce que d'abord on aurait pu attendre mon retour et ma demande et qu'on a mis sur la décision que j'avais demandé (?) à être mis en congé pour raisons de santé ! Tout cela n'est qu'ironie et qu'est-ce auprès de notre misère et de notre douleur.

Je t'embrasse pour tous ; je pense que Marcelle est rentrée à bon port. Tu pourrais m'écrire à Paris! Peut-être pourrai-je voir Arthur et en tout cas Clerc.